LE

DERNIER ONCLE D'AMÉRIQUE,

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR MM. D'ENNERY ET EUGÈNE GRANGÉ,

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Panthéon, le 1er février 1840.

DISTRIBUTION :

ANATOLE	M. ERNEST.
GALUCHET, vieux savant	M. CONSTANT.
ALFRED	M. PAULIN.
LAMARRE, spéculateur	M. BRAUX.
GABET, propriétaire	M. PELVILAIN.
JULIEN	M. ROGER.
UNE PORTIÈRE	Mme LASELVA.
MARIE, fleuriste	Mme BORDIER.
UN TAILLEUR	M. ARMAND.
CRÉANCIERS.	

Une chambre simplement meublée.

SCÈNE I.

ANATOLE, MARIE.

MARIE.

Dix heures; il faut que je parte...

ANATOLE.

Déjà.

MARIE.

On m'attend au magasin; je suis déjà en retard, et madame me grondera.

ANATOLE.

Te gronder, toi, ma future adorée, la perle des grisettes, la fleur des fleuristes... mais elle a donc un cœur de rocher, cette femme-là? te gronder! au fait, elle aurait raison; il est dix heures et quart, et il y en a deux que tu devrais être à l'ouvrage.

MARIE.

N'allez-vous pas aussi me faire de la morale? comme si ce n'était pas pour rester plus longtemps avec vous que... ah! quand je serai ta femme...

ANATOLE.

Oh! alors, ça sera bien différent! plus d'ennuis, de fatigues, plus de travail pour toi!..

MARIE.

Quel bonheur!

ANATOLE.

Tu passeras une vie de plaisirs et de délices... occupée sans cesse à me construire des gilets de flanelle, et à me coudre des sous-pieds...

MARIE.

Comme ça sera gentil... que je serai heureuse!

ANATOLE.

Oh! oui, tu le seras... et tu le serais encore bien davantage, si je n'avais pas, comme un imbécille, comme une brute, dissipé mes nombreux héritages... si je n'avais pas englouti cette fortune qui ferait ta félicité, vu qu'elle me permettrait de jouir de tous les agrémens de la vie...

MARIE.

Bah!.. qu'est-ce que ça fait? vous vous plaignez de n'être plus riche; eh bien! moi, au contraire, je me réjouis de cette pauvreté...

ANATOLE.

Par exemple!.. et le pourquoi, s'il vous plaît?

MARIE.

Ah! dam! le pourquoi...

Air : J'en guette un petit de mon âge.

C'est que le riche a des amis qu'il aime,
Et des plaisirs qui viennent le charmer;
Il a des parcs, des chevaux, des chiens même,
Et tout cela qu'il faut aimer.
Tant de biens occupent son âme,
Que, tout rempli de cet éclat trompeur,
C'est tout au plus s'il reste dans son cœur,
Un seul petit coin pour sa femme.

ANATOLE.

Moi, je n'ai ni chiens, ni chevaux; mais il me reste plusieurs camarades, exemples de fidélité, qui ne m'ont pas abandonné dans le malheur... d'autant plus que je les ai invités à déjeuner, ce matin...

MARIE.

Encore des dépenses, des folies... mais je me sauve... je ne veux pas qu'ils me trouvent ici... Adieu, Anatole... à tantôt!..

ANATOLE.

Au revoir, ange adoré! (On entend chanter sur l'escalier.) Ce sont eux... les voilà!..

MARIE.

Je sortirai par l'autre porte.

(Elle sort par la porte à droite.)

ANATOLE, ouvrant la porte du fond.

Par ici! par ici!

SCÈNE II.

ANATOLE, JULIEN, ALFRED, DEUX AUTRES JEUNES GENS.

CHOEUR.

Air: C'en est fait, le ciel tonne.

Nous accourons gaîment,
Car l'amitié fidèle
En ces lieux nous appelle
A ce repas charmant...
Pas de vins
Chers et fins!
Pour devise éternelle
Appétit et santé,
Et vive la gaîté!

JULIEN.

Tu le vois, exacts au rendez-vous!

ALFRED.

On ne peut plus exacts, une ponctualité de soldats...

ANATOLE.

Merci, merci, mes chers amis... je reconnais bien là votre cœur... et vos estomacs.

JULIEN.

Ah ça! mais, je ne vois pas le couvert...

TOUS.

Oui, oui, le couvert!

ANATOLE.

Ils sont charmans... et avec quoi pouvais-je le mettre le couvert? vous savez bien que vous avez dévoré le mois dernier toute la vaisselle plate à dîner... et, il y a huit jours à peine, nous avons mangé à déjeuner douze cuillers et autant de fourchettes...

ALFRED.

C'est juste... mais comment ferons-nous?

ANATOLE.

J'ai tout commandé au traiteur d'en face, et dans un instant... mais tenez, entendez-vous?

ALFRED.

Qui donc?

ANATOLE.

Je gage que c'est lui; hom! je sens le fumet le plus délicieux (Il va ouvrir la porte.) Ah! mon Dieu!

JULIEN.

Qu'est-ce qu'il y a?

ANATOLE.

Une foule de créanciers...

ALFRED.

Des créanciers... sauve qui peut!

ANATOLE.

Non, non, restez... ce sont les miens seulement.. le propriétaire, le tailleur, le sellier, le bottier et le traiteur... cet infâme traiteur, qui, en fait de carte, n'apporte que celle à payer... me voilà bien!

SCÈNE III.

LES MÊMES, GABET, LAMARRE, LES FOURNISSEURS.

GABET.

Par ici, par ici, messieurs... je connais la maison... j'en suis propriétaire.

ANATOLE, à part.

Que leur dire? (Haut.) Puis-je savoir, messieurs, ce qui me procure l'avantage?

GABET.

Je vais vous le dire en gros, et chacun de ces messieurs, vous l'expliquera en détail... M. Anatole Galuchet, mon locataire...

ANATOLE.

Monsieur, *je ne sais quoi*, Gabet, mon propriétaire.

GABET.

Fatigué des visites de ces messieurs, que vous évinciez chaque jour, j'ai ordonné à mon portier de ma maison, dont je suis propriétaire, de leur indiquer à chacun un rendez-vous pour ce matin, ici!..

ANATOLE.

Bien obligé de la peine.

JULIEN, bas.

Si nous les jetions par la fenêtre.

ANATOLE, de même.

Du tout, du tout!.. c'est régence... ça ne se fait plus depuis l'invention de la correctionnelle. (Haut.) Je vous écoute, messieurs; mais d'abord, restaurateur, je vous avais demandé...

GABET.

Un trente-neuvième déjeuner, qu'il est prêt à vous livrer...

ANATOLE.

Ah! fort bien!

GABET.

Dès que vous lui aurez soldé les trente-huit autres...

ANATOLE, à part.

Enfoncé!..

LAMARRE.

Pour moi, Monsieur, j'étais en train de traiter une affaire avec M. Gabet; il s'agissait de l'achat de cette maison...

GABET.

Dont je suis propriétaire, et de laquelle je vous donne congé par parenthèse!..

LAMARRE.

Lorsque votre nom, prononcé en ma présence, me rappela que vous me deviez un petit effet de 2,400 francs.

ANATOLE.

Oui, oui... c'est juste... et je vous offre un arrangement qui doit satisfaire tous ces Messieurs...

TOUS.

Lequel? lequel?

ANATOLE.

M'y voici... Je vous dois, disons-nous, 2,400 fr.

LAMARRE.

C'est vrai!

ANATOLE.

Et c'est aussi à peu près le montant des sommes que réclament mes honorables créanciers...

LAMARRE.

Eh bien, Monsieur?..

ANATOLE.

Eh bien, chargez-vous de les solder tous, et ça fera 4,800 francs que je vous devrai.

LAMARRE.

Permettez, permettez... je refuse...

ANATOLE.

Vous refusez... alors, ça ne me regarde plus... que ces Messieurs s'en prennent à vous...

LAMARRE.

Comment!

GABET.

Tout cela est bel et bon... mais j'ai d'importans paiemens à faire.

TOUS.

Et moi aussi... et moi aussi!

GABET.

Nous vous accordons vingt-quatre heures... pas une minute de plus... arrangez-vous.

Air de la Saint-Antoine.

De l'argent! qu'on nous paie!
De l'argent; vos discours
Sont, Monsieur, une triste monnaie,
Qui, chez nous, n'a pas cours.

ENSEMBLE.

De l'argent, etc.

LES JEUNES GENS.

Attendez, pour qu'on paie,
Attendez; nos discours,
Sont, hélas! une triste monnaie
Qui chez eux n'a pas cours.

(Les créanciers sortent.)

SCÈNE IV.

ANATOLE, JULIEN, ALFRED, LES JEUNES GENS.

ANATOLE, refermant la porte.

Allez au diable!

ALFRED.

Ainsi, mon pauvre Anatole, tu es ruiné, complétement ruiné?

ANATOLE.

Ruiné à plates-coutures.

JULIEN.

Mais il ne te reste donc aucun vieux parent? Tu n'as donc plus d'espérances?

ANATOLE.

Des espérances... vous ne savez donc pas combien j'en ai englouti d'espérances? combien j'en ai consommé de vieux parens? Vous ignorez donc l'histoire de mes nombreux oncles d'Amérique?

ALFRED.

Je n'en ai jamais entendu parler.

TOUS.

Ma foi, ni moi!

ANATOLE.

Eh bien, écoutez ce récit... ça remplacera le déjeuner...

ALFRED.

Il est charmant!.. ça remplacera... nous n'attraperons pas d'indigestion, toujours...

JULIEN.

Enfin, parle, nous t'écoutons...

ANATOLE.

Vous saurez donc, mes amis, que je suis issu d'un négociant greffé de quatre frères... mon père mourut, et sa fortune fut naturellement dépensée au milieu des consolations que je recherchais avec ardeur.

ALFRED.

Je comprends...

ANATOLE.

Six mois après, ruine complète; les créanciers commençaient à me persécuter, lorsque, tout-à-coup me revint de la Guadeloupe, un de mes quatre oncles, criblé de piastres, de bijoux et autre monnaie courante... Oh! alors, noce nouvelle et indéfinie... chevaux, amis, voitures, j'achetai tout au grand complet... Ça dura une année... après quoi, il fallut attendre le second oncle de Masulipatam... Il arriva, le vertueux vieillard, non moins riche que le premier...

JULIEN.

C'est charmant!

ANATOLE.

Deux ans après, vint le troisième; et toujours, toujours des piastres, des ducats, ou des écus; toujours les fêtes, les plaisirs, la noce, auxquels je m'adonnais avec acharnement, en me disant que, pour devenir sage, rangé, économe, pour assurer le pain de mes vieux jours, il me restait le quatrième oncle Galuchet... Je comptais fermement sur lui... il ne pouvait abuser de mon inexpérience, de ma candeur... Eh bien, mes amis, Galuchet m'a trahi... Trois ans se sont écoulés sans un mot de lui, sans nouvelles, sans héritage enfin.

ALFRED.

Ce pauvre Anatole!

ANATOLE.

Air des Girouettes. (chez.)

O jeunes gens, ceci vous prouve
Que quand trois fois vient un trésor,
Il est imprudent, je le trouve,
D'en espérer un autre encor.
Dans la mansarde où je séjourne,
Retenez bien ce peu de mots:
«La chance tourne, tourne, tourne,
»Et puis elle tourne le dos.»

ALFRED.

Ma foi, à ta place, je n'aurais mangé que les deux premières fortunes...

ANATOLE.

On dit ça après... mais une fois qu'on est en train, on y prend goût... ça va! ça va! ça va!

SCÈNE V.

LES MÊMES, LA PORTIÈRE.

LA PORTIÈRE.

M. Anatole?..

ANATOLE.

Qu'est-ce que c'est? encore une note? Je suis sorti, je ne rentrerai que très tard... bonsoir!

LA PORTIÈRE.

Du tout, Monsieur, du tout... c'est une lettre!

ANATOLE.

Une lettre... donnez donc, donnez donc, alors...

LA PORTIÈRE.

Donnez donc, donnez donc... et le coût de la lettre?

ANATOLE.

Quoi, le coût! le coût, quoi?

LA PORTIÈRE.

Le coût... le prix... le port... je ne la donne pas *de sans*, je vous en avertis.

ANATOLE.

Pas de sans! Confiance qui m'honore. (Il fouille dans sa poche, et à part.) Personne! quelle humiliation! (Haut.) Au fait, gardez-la, votre lettre... vous n'aurez pas vos trois sous... à bas la poste! je destitue la poste!

LA PORTIÈRE.

Comment, trois sous! Elle en coûte bien quatorze... ça vient des pays *d'autre-mer*.

ANATOLE.

Hein? d'outre-mer... vous dites... voyons... oui... de l'Amérique, peut-être... Ah! mon Dieu!

JULIEN.

Si c'était de ton quatrième oncle...

ANATOLE.

J'y pensais... donnez, donnez... ma chère veuve Cornu... je l'accepte, la lettre...

LA PORTIÈRE.

Vous l'acceptez... et le coût donc?

ANATOLE.

Ah! maudite femme! là, là, dans le tiroir. (Il lui prend la lettre et l'ouvre à part.) Va, va, cherche dans le tiroir, vieille vipère!

LA PORTIÈRE, allant à la commode.

Dans le tiroir.

ANATOLE.

Voyons... ah! ciel! mes amis, mes bons amis... Galuchet existe... il existe, Galuchet!..

TOUS.

Il se pourrait...

ANATOLE.

Ah! soutenez-moi... je crois que je vais m'évanouir... Il revient, ce cher Galuchet... il est en France, Galuchet... le monarque, le potentat des oncles... Vive Galuchet Ier! O ma grand-mère, vénérable grand-mère, créatrice de mes quatre oncles, je bénis ta fécondité!

LA PORTIÈRE.

Ah ça! mais lequel de tiroir? En voilà trois que je parcours, et je n'ai trouvé que deux faux-cols.

ANATOLE, avec hauteur.

Quoi? qu'est-ce que c'est? qu'est-ce que vous voulez, portière?

LA PORTIÈRE.

Comment, ce que je veux... eh bien! et mes quatorze sous, donc... qu'il n'y en a pas le moindre, dans ces tiroirs.

ANATOLE.

Quatorze sous! tu oses me réclamer quatorze sous... à moi... qui tiens mon quatrième oncle.

LA PORTIÈRE, étonnée.

Son quatrième oncle!..

ANATOLE.

A moi qui vais rouler sur l'or et sur l'argent... Est-ce pour m'humilier, portière?

LA PORTIÈRE.

Mais, Monsieur...

ANATOLE.

Mais, mais, j'aurai des chevaux, des voitures, des diamans... J'en aurai beaucoup de diamans, j'en aurai peut-être plus que vous des diamans, portière!

LA PORTIÈRE.

Ah! bon Dieu du ciel!.. qu'est-ce que j'entends... de la fortune, des diamans! Je cours l'annoncer au propriétaire. (Fausse sortie.)

ALFRED.

Et nous, à tes créanciers...

ANATOLE.

C'est ça! j'espère qu'à présent on ne nous refusera plus à déjeuner.

LA PORTIÈRE, revenant à Anatole.

Dites donc, Monsieur, faudra pas vous gêner...

ANATOLE.

Comment?

LA PORTIÈRE.

Par rapport aux quatorze sous... toujours à votre service. Vot' servante, Monsieur. (Elle sort.)

ANATOLE.

Au revoir, mes bons amis!

AIR : Valse légère. (en sortant.)

Oui, de rechef, le destin me seconde;
Chacun voudra me plaire et me servir.
Ah! mon bon oncle, enfin, de l'autre monde
Que vous avez bien fait de revenir!
Dieu soit loué! Je tiens le quatrième;
Je vais quitter cet horrible grenier...

ALFRED.

Sois, cette fois, d'une prudence extrême,
Et dis-toi bien : Quatrième et dernier.

ENSEMBLE.

LES JEUNES GENS.

Oui, de nouveau, le destin le seconde;
Chacun voudra lui plaire et le servir.
Ah! bon vieillard, enfin, de l'autre monde
Que vous avez bien fait de revenir!

(Les amis sortent.)

SCÈNE VI.

ANATOLE, puis MARIE.

ANATOLE, seul.

Ouf! respirons... Que d'émotions... de joie... de bonheur!.. Je vais donc encore être riche... posséder des millions peut-être... des millions! et je n'ai pas déjeuné!.. Bah! ne pensons plus à cela. Je me vois déjà dans ma nouvelle splendeur... j'enfonce dans la plume... je m'étends sur

un moelleux divan. (Il se laisse tomber sur une chaise.) Ah! Dieu! que c'est dur!.. Qu'est-ce qui est là? Tiens, c'est la petite, Marie... Comment, déjà de retour!

MARIE.

Oui, nous venons de finir une commande pressée... et on nous a donné campos pour le reste de la journée. Mais dites-moi donc, Anatole, est-ce que votre portière est folle?

ANATOLE.

Pourquoi donc?

MARIE.

Elle dit que vous avez un oncle qui revient... elle parle de diamans, de fortune, de ses quatorze sous, que sais-je?

ANATOLE.

Tout cela est vrai, ma chère Marie; oui, je serai riche, très riche, immensément riche.

MARIE.

Ah! mon Dieu! Et vous m'aimez toujours, au moins?

ANATOLE.

Si je t'aime? Immensément! plus que jamais!.. Nous aurons des chevaux, une voiture; tu ne porteras plus de guingam, mais de la mousseline, du cachemire... Hein! qu'est-ce que tu dis de cela?

MARIE.

Tout cela ne me tente guère, allez!

ANATOLE.

Et puis, tu quitteras ton magasin... je te donnerai un bel appartement, orné de glaces et d'un boudoir... (Appuyant.) et d'un boudoir, friponne...

MARIE.

Mais, est-ce que cet appartement ne sera pas le vôtre?

ANATOLE.

Oh! non, non... ça ne serait pas convenable... Tu auras tes domestiques, comme j'aurai les miens... il ne faudra plus t'appeler la petite Marie... tu prendras un beau nom.

MARIE.

Mais certainement... puisque...

ANATOLE.

Un nom que je te chercherai... quelque chose de ronflant et de distingué... comme, par exemple, Mme de Saint-Agnès.

MARIE.

Je n'en veux pas. (A part.) Oh! mon Dieu! j'ai peur de le comprendre.

ANATOLE.

A ton choix... Si celui-là te déplaît, tu en prendras un autre... deux, trois, si tu le veux. Et, quand tu passeras sur les boulevarts, dans les promenades, chacun te regardera avec admiration, avec envie... On se dira: Connaissez-vous M. Anatole? Oui... un joli garçon... l'oracle de la mode... Ensuite... ensuite? Eh bien! regardez, dans cette calèche découverte, cette charmante personne! Hum! le gaillard! C'est sa maîtresse!

MARIE.

Sa maîtresse... sa maîtresse! Ah! monsieur!

ANATOLE.

Eh bien! qu'as-tu donc?

MARIE.

Ce que j'ai? Allez, allez, vous êtes un ingrat... et je ne veux rien de vous.

ANATOLE.

Mais...

MARIE.

Vous voulez que je quitte cette modeste robe?.. Je ne le ferai pas, parce que c'est le costume d'une pauvre, mais honnête fille...: Vous voulez que j'abandonne mon magasin pour de riches appartemens? Je ne le ferai pas, parce qu'on m'estime au magasin, et qu'ailleurs, on me mépriserait peut-être... Vous voulez que je change de nom?

Air de l'Ermite de Saint-Avelle

Vous voulez m'en donner un autre?
Il en est un qui pouvait me flatter...
Ce nom, monsieur, c'était le vôtre;
J'aurais été fière de le porter.
Ah! gardez-le, si c'est là votre envie;
Mais gardez aussi l'autre nom...
L'un est trop beau pour la pauvre Marie;
Je rougirais de porter le second.

(Elle va pour sortir.)

ANATOLE, la retenant.

Marie... Marie!

MARIE.

Ah! laissez-moi, Monsieur, laissez-moi partir... Sa maîtresse! (Elle sort.)

ANATOLE, seul.

Allons, la voilà qui s'en va fâchée... Au fait, j'ai eu tort... je l'ai méconnue... J'aurais dû lui dire cela plus adroitement; mais aussi, elle a trop de fierté, trop de...

SCÈNE VII.

ANATOLE, CRÉANCIERS, GABET.

CHŒUR.

Air du Danoïd.

Ah! pour nous quel beau jour!
Vite,
Qu'on le félicite.
Ah! pour nous quel beau jour!
Grace à cet heureux retour!

ANATOLE, à part.

Allons, encore ces abominables figures! (Haut.) Que demandez-vous?

GABET.

Rien, rien qu'un généreux pardon!

ANATOLE.

Hein? plaît-il? que voulez-vous dire?

GABET.

Que nous avons tous appris l'heureux retour de M. votre oncle... votre nouvelle fortune... et que nous venons vous supplier d'oublier la démarche de ce matin.

ANATOLE, à part.

Quel changement!

LE TAILLEUR.

Si Monsieur voulait se faire habiller à neuf? il n'a qu'à parler, d'abord...

ANATOLE, à part.

Me faire habiller à neuf? ça m'irait assez, vu que je n'ai... (Il regarde ses coudes.)

GABET.

Ah! je vois que vous pensez encore à ce petit mouvement d'humeur.

Digitized by Google

ANATOLE.

Eh bien! non... n'en parlons plus... j'oublie tout... Je vous rends ma pratique, et, dans peu, vous recevrez mes nombreuses commandes.

GABET.

Que de bonté!.. Voilà un trait!.. ah! jeune homme... vous êtes magnanime.

ANATOLE.

Cependant, j'y mets une condition... une condition expresse.

GABET.

Laquelle?

ANATOLE.

C'est que, dans deux heures, vous m'apporterez tous vos mémoires.

LE TAILLEUR.

Ah! Monsieur.

GABET.

Nous ne sommes pas en peine pour si peu de chose.

ANATOLE.

N'importe! Je le veux... au besoin, je l'exige... (A part.) Mon oncle sera sans doute arrivé.

GABET.

Ce sera donc pour vous obéir... Au revoir, mon cher locataire, au revoir! (Bas.) Je reviendrai bientôt... j'ai une affaire à vous proposer. (Aux autres.) Venez, Messieurs!

REPRISE DU CHŒUR.

Ah! pour nous quel beau jour, etc., etc.

(Ils sortent.)

SCÈNE VIII.

ANATOLE, LA PORTIÈRE.

ANATOLE.

Que veut-il dire avec cette affaire à me proposer? Ah ça! mais, bien décidément, je suis donc riche? Mon oncle est de retour... Oui; dans sa lettre, il m'annonce son arrivée pour le 15; et le 15, c'est aujourd'hui!.. Ah! mon Dieu! il me semble déjà le voir, comme mes trois oncles... éblouissant de fourrures... exhalant le million à quinze pas...

LA PORTIÈRE, à la cantonnade.

Par ici... Encore un étage, monsieur l'Oncle!..

ANATOLE.

On parle d'oncle, ce me semble.

LA PORTIÈRE, entrant.

Le voilà, Monsieur, le voilà lui-même.

ANATOLE.

Mon oncle!

LA PORTIÈRE.

En personne naturelle... Ah! le beau vieillard!

ANATOLE.

Courons à sa rencontre. (La Portière sort.)

SCÈNE IX.

ANATOLE, GALUCHET.

(Ce dernier est vêtu d'une vieille redingote grise, et tient un gros bâton à la main; il porte lui-même son sac de nuit et une cassette.)

GALUCHET.

M. Anatole Galuchet?

ANATOLE.

C'est moi, moi, mon oncle!

GALUCHET.

Vous?

ANATOLE.

Mais tutoyez-moi donc, embrassez-moi donc, mon bon oncle!

GALUCHET.

Avec plaisir, avec plaisir, mon ami. (Le regardant.) Oui, oui, c'est bien lui... Comme il ressemble à mon pauvre frère! ce sont-là ses traits.

ANATOLE.

Et son cœur donc... son cœur aussi, pour vous chérir, pour vous aimer! (A part, le regardant.) Comme il est rapé, mon oncle! Ah! simplicité de millionnaire!

GALUCHET.

Qu'on est heureux, après tant de fatigues, de souffrances, de rencontrer enfin... Ah! tiens, les larmes m'en viennent dans les yeux!

ANATOLE.

Brave oncle!.. Et moi, donc, je me sens fondre... Ah si vous saviez avec quelle joie, quel bonheur j'ai appris votre retour!

GALUCHET.

Ah! dam! mon garçon, j'ai eu bien de la peine à te découvrir... j'ai fait trois mille lieues pour te revoir.

ANATOLE.

Trois mille lieues!.. Asseyez-vous donc! ça a dû bien vous fatiguer... là... là... dans ce grand fauteuil, qui me vient de mon dernier oncle.

GALUCHET.

Mon frère!

ANATOLE.

Celui du Kamchatka... Attendez, attendez, ce tabouret sous vos pieds... Là, et puis, un coussin derrière vos épaules... Bien! et maintenant, causons: racontez-moi vos voyages, vos grandes entreprises.

GALUCHET.

Oh! j'ai bien souffert!

ANATOLE, s'asseyant près de lui.

Ah! dam! la fortune ne se rencontre pas au pied de chaque arbre, et on a beau aller en Amérique...

GALUCHET.

Sans doute, sans doute, mon garçon... et puis, mes frères étaient tous partis, n'ayant qu'un seul but... faire fortune!..

ANATOLE.

Ah! mon Dieu, oui, un joli but!

GALUCHET.

Moi, j'avais toujours été studieux... porté aux sciences... je voulais acquérir du savoir, des connaissances...

ANATOLE.

Et de la fortune... très bien! La fortune sans les connaissances, c'est bien peu.

GALUCHET.

Ça n'est rien du tout!

ANATOLE.

Et les connaissances sans fortune donc... c'est encore moins.

GALUCHET, étonné.

Comment!

Digitized by Google

ANATOLE.

Aussi, vous, mon cher oncle, vous avez voulu tout réunir... C'est bien, c'est très bien, voilà qui est d'un vrai sage...

GALUCHET.

Je t'avouerai que l'un me préoccupait plus que l'autre.

ANATOLE.

La fortune?

GALUCHET.

Non, non! la science... la science qui enflammait mon imagination ardente. *Voir, c'est avoir*, a dit un grand poète.

Air: Vaudeville du Premier Prix.

Et tout plein d'une noble envie,
Brûlant d'un désir tout nouveau,
J'ai résolu, pendant ma vie,
De tout voir.

ANATOLE.

Le projet est beau!..
Voir est une excellente chose,
Mais ça ne donne pas d'écus;
Et j'aimerais mieux, je suppose,
Voir moins, pour avoir un peu plus.

Enfin, chacun ses idées... de manière que la fortune vous est venue comme ça, tout bonnement, sans y penser.

GALUCHET.

La fortune?

ANATOLE.

Oui.

GALUCHET.

Mais elle ne m'est pas venue du tout.

ANATOLE.

Hein! qu'est-ce qu'il dit? Qu'est-ce que vous dites?

GALUCHET.

Je suis savant... j'ai beaucoup vu... mais voilà tout!

ANATOLE, stupéfait.

Voilà tout! comment, rien que de la science et du savoir?

GALUCHET.

Pas autre chose, mon pauvre ami.

ANATOLE, se levant brusquement.

Et vous m'annoncez ça aussi tranquillement... mais c'est affreux! on ne trompe pas ainsi son monde; vous avez donc voyagé en égoïste?

GALUCHET.

En égoïste! moi! quand, dix fois, j'ai exposé ma vie pour mon semblable, quand j'ai voulu l'enrichir par mes travaux... égoïste!

ANATOLE.

Eh! certainement... égoïste... car enfin, de la science... mais ça ne sert qu'à vous... Si vous avez un ami, un parent, dans le besoin, vous ne pouvez pas lui dire: Tiens, mon garçon, voilà du savoir, déjeune avec ça.

GALUCHET.

Quel langage! (Il se lève.)

ANATOLE.

Tandis qu'avec de la fortune, une bonne grosse fortune, bien nourrie, bien...

GALUCHET, bas.

Ah! je comprends! je comprends la réception, les égards, les petits soins. Pauvre fou, qui pensais que tout cela il l'accordait au vieillard, au parent; non, non, c'était à la fortune. (Il va prendre son chapeau, son bâton, son paquet, et revient près d'Anatole.) Adieu, adieu, mon neveu!

ANATOLE.

Comment, adieu! mais est-ce que vous voulez partir?

GALUCHET.

Je n'ai pas de fortune, moi, pour être reçu comme l'ont sans doute été mes frères... je suis pauvre, bien pauvre et bien vieux aussi; mais si j'ai pu faire trois mille lieues pour revoir le seul ami, le seul parent qui me restait, je retrouverai assez de force pour repartir... Adieu, adieu, Anatole.

ANATOLE, ému.

Un instant, un instant donc! partir, vous? Oh! vous rétracterez ce vilain mot-là... J'ai pu être fâché de vous savoir pauvre, parce que je le suis moi-même; mais vous repousser, quand je suis votre seul appui, votre unique soutien... Jamais! jamais! jamais!

GALUCHET.

Oh! merci, merci! ces paroles-là me font du bien... je retrouve mon neveu... l'enfant de mon frère... Mais c'est égal, je tâcherai de ne pas rester long-temps à ta charge.

ANATOLE.

Ne parlons plus de ça... mais vous avez besoin de prendre quelque chose peut-être?

GALUCHET.

Ma foi... je t'avouerai...

ANATOLE.

Je vais vous faire préparer à déjeuner. (A part.) Si l'on veut bien encore me faire crédit.

GALUCHET.

Ah! dis-moi, Anatole, où trouverai-je de quoi écrire?

ANATOLE.

Là... sur cette table... Au revoir! (Revenant sur ses pas, et lui tendant la main.)

Air des adieux du sire de Coucy.

Vous ne m'en voulez pas, j'espère?

GALUCHET.

Moi, t'en vouloir! non, Dieu merci!
En toi, je retrouve mon frère...

ANATOLE.

Et maintenant, restez ici!
Votre retour me fait plaisir...
Ah! c'est encore là m'enrichir.

ENSEMBLE.

GALUCHET.

Si mon retour te fait plaisir,
Oh! j'ai bien fait de revenir...

ANATOLE.

Votre retour me fait plaisir, etc.

A bientôt, mon oncle, à bientôt! (Il sort.)

SCÈNE X.

GALUCHET, puis GABET.

GALUCHET.

Non, certes, je ne resterai pas long-temps ici... Ce pauvre garçon, il a bon cœur; mais je n'entends pas qu'il se dépouille pour moi... il me reste une ressource importante, à laquelle

je veux avoir recours... et à l'instant... Écrivons. (Il écrit.)

GABET, entrant.

Tâchons de réparer complétement ma maladresse de ce matin... Quelqu'un... un vieillard... l'oncle, peut-être... Oui, oui, tenue de voyageur... mise plus que simple, fantaisie d'homme riche.

GALUCHET.

Qu'est-ce qui est là? (Se levant.) Monsieur, j'ai l'honneur...

GABET.

Ne vous dérangez pas, Monsieur, je vous prie... Je suis le propriétaire de votre neveu...

GALUCHET.

Son propriétaire?

GABET.

Et je venais lui adresser mes félicitations, à propos de votre heureux retour...

GALUCHET.

Je vous remercie, Monsieur, de l'intérêt...

GABET.

Ah! vous êtes arrivé à temps pour lui... sa fortune était fort délabrée...

GALUCHET.

Hélas! Monsieur, je ne suis qu'un pauvre savant, et je ne saurais lui être d'un grand secours.

GABET, à part.

Bon, bon, ils disent tous cela, ces riches voyageurs...

GALUCHET.

Cette cassette est tout ce que j'ai rapporté d'Amérique... elle contient mes seules richesses...

GABET.

Vos richesses. (A part.) Des diamans, des lingots, sans doute. (Haut.) Mais cette petite cassette... vous ne la donneriez pas pour beaucoup d'argent?

GALUCHET.

Eh bien! non, non, Monsieur... je vous l'avouerai en confidence, je ne la donnerais pas...

GABET.

C'est bien compris.

GALUCHET, à part.

Je ne la donnerais pas pour cent écus. (Haut.) Mais je vous demanderai la permission d'achever cette lettre, qui est très pressée.

(Il se met à écrire.)

GABET.

Ne vous gênez pas, je vous en supplie. (A part.) Il cache sa fortune... il en fait peut-être le relevé. (Il s'approche et regarde par-dessus l'épaule de Galuchet.) Qu'ai-je vu! A sa majesté le roi des Français! Ah! mon Dieu! quelque haute mission dont il est chargé par les États-Unis... une mission secrète, et qui l'oblige à déguiser sa position, ses biens immenses. «A sa majesté le roi des Français.» Plus de doute... Et comment ne serait-il pas riche, quand ses trois frères étaient millionnaires!..

SCENE XI.

LES MÊMES, ANATOLE.

ANATOLE.

Mon oncle, je vous annonce une bonne nouvelle... le déjeuner va venir. (A part.) On savait l'arrivée de mon oncle, et je n'ai eu qu'un mot à dire. (Haut.) Ah! M. Gabet!

GABET.

Moi-même, moi-même, mon jeune ami...

ANATOLE, à part.

Aurait-il appris... (Haut.) Vous venez peut-être me demander le montant de vos deux termes?..

GABET.

Fi donc! ne parlons plus de cela, de grace... je m'en veux de cette scène ridicule... C'est ce Lamarre qui me conseillait, et je vous apporte le moyen de vous venger de lui...

ANATOLE.

Le moyen de me venger... Je ne vous comprends pas?

GABET.

Vous n'êtes pas sans savoir qu'il est, depuis quelque temps, en marché avec moi, pour m'acheter ma maison, dont je suis propriétaire?

ANATOLE.

En effet, j'ai entendu dire...

GABET.

Vous n'êtes pas sans savoir aussi que j'ai hâte d'en finir, ayant de forts remboursemens à faire.

ANATOLE.

Vous me l'avez dit ce matin, au sujet des deux...

GABET.

Eh bien! achetez-moi ma maison.

ANATOLE, stupéfait.

Hein? vous dites?

GABET.

Je dis: Achetez-moi ma maison, dont je suis propriétaire.

ANATOLE.

Vous voulez vous moquer de moi?

GABET.

Du tout, je ne me permettrais pas...

ANATOLE.

Mais vous savez bien que je ne possède pas une lentille.

GABET.

Vous, je le veux bien... mais votre oncle...

ANATOLE, à part.

Ah! je vois... il ne sait rien... (Haut.) Mon oncle! même numéro que moi, il ne possède pas deux lentilles.

GABET.

Bon, bon, je sais qu'il le dit; il vous aura recommandé le secret...

ANATOLE.

Mais, au contraire, je vous jure qu'il m'a affirmé...

GABET.

Alors c'est que c'est une épreuve qu'il vous impose... voyez-vous cette cassette?

ANATOLE.

Eh bien?

GABET.

Elle renferme d'immenses richesses... savez-vous à qui il écrit en ce moment?

ANATOLE.

Je l'ignore complétement.

GABET.

Je le sais, moi... Je connais mieux que vous sa fortune, et je vous engage à terminer l'affaire que je vous propose.

ANATOLE.

Votre maison, encore...

GABET.

Ma maison ; encore, je vous la laisserai pour 150,000 francs.

ANATOLE.

150,000 francs ! rien que ça ?

GABET.

Rien que ça... Lamarre m'en offre 145... voilà huit jours passés en pourparlers, ça m'ennuie, il faut que j'en finisse... allons, décidez-vous, c'est un marché d'or...

ANATOLE.

Et où voulez-vous que je prenne 150,000 francs.

GALUCHET, se levant.

Ah ! voilà qui est terminé !

GABET.

Tenez, demandez seulement à votre oncle l'autorisation de terminer cette affaire.

ANATOLE.

Son autorisation... mais vous êtes fou !

GABET.

Qu'il consente seulement... et je regarde le marché comme conclu.

ANATOLE.

Allez vous faire saigner, mon brave homme, et conchez-vous par là-dessus, ça vous fera du bien.

GABET.

Mais je vous réitère...

GALUCHET.

Eh bien ! eh bien ! qu'y a-t-il ?

GABET.

Rien, rien, une légère discussion... avec Monsieur votre neveu... dont je suis... dont je prends chaudement les intérêts... une affaire magnifique, que je lui propose et pour laquelle je demande seulement votre assentiment.

GALUCHET.

Mon assentiment... de quoi s'agit-il donc ?

GABET.

Une maison superbe pour 150,000 francs, et si vous n'y mettez pas d'obstacles...

GALUCHET.

Moi ! mais pas le moindre. (A part.) Ah ! ah ! il paraît que le gaillard me cachait sa véritable position. (Haut.) Achète, achète, mon neveu, je serais charmé de te voir propriétaire...

GABET.

Vous l'entendez ! affaire terminée, mon jeune ami... j'emporte votre parole, et vous laisse la mienne... dans un instant je vous enverrai l'acte.

AIR : Désormais plus d'absence.

Je vais chez mon notaire.

ANATOLE.

Quoi ! vraiment,
Je suis propriétaire,
C'est charmant.
Pour moi quelles chances !
Une maison dès ce soir !
Donner des quittances,
Vaut mieux que d'en recevoir.

ENSEMBLE.

ANATOLE et GALUCHET.

Il va chez son notaire,
A l'instant,
Pour terminer l'affaire,
C'est charmant.

GABET.

Je vais chez mon notaire
A l'instant,
Terminer cette affaire,
C'est charmant !

(Il sort.)

SCÈNE XII.

ANATOLE, GALUCHET, puis LA PORTIÈRE.

ANATOLE.

Qu'est-ce que tout cela veut dire ? une maison, à moi ! j'en perdrai la tête !

GALUCHET.

Ah ! ah ! M. le Parisien, vous êtes pauvre, et vous achetez des maisons... Diable ! on voit que mes frères vous ont habitué aux grandes fortunes.

ANATOLE.

Mais, mon oncle, écoutez-moi donc !

GALUCHET.

Impossible en ce moment, j'ai besoin de sortir, de porter cette lettre au ministère.

ANATOLE.

Au ministère. (A part.) Est-ce que Gabet aurait en effet raison ? déguiserait-il ses trésors ? (Haut.) Ne vous donnez pas la peine, mon oncle, je vais faire porter cela. (Il appelle.) Mme Cornu, Mme Cornu !

LA PORTIÈRE, en dehors.

On y monte.

GALUCHET.

Au fait, tu as raison, je suis fatigué... et...

LA PORTIÈRE.

Que demande Monsieur ?

GALUCHET.

Tenez, ma chère dame, faites-moi le plaisir d'envoyer sur-le-champ cette lettre.

LA PORTIÈRE.

Soyez tranquille, Monsieur... ça sera remis en mains propres... (Lisant la suscription.) A sa majesté le roi des Français... ah ! bon Dieu !...

ANATOLE, étonné.

Au roi...

LA PORTIÈRE.

Dites-donc, Monsieur, faudra pas vous gêner au moins...

ANATOLE.

Quoi ?

LA PORTIÈRE.

Au sujet des 14 sous.

ANATOLE.

Mais allez, allez donc !

LA PORTIÈRE.

Une lettre à sa majesté, qué genre cossu!

(Elle sort.)

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, LAMARRE.

LAMARRE, en dehors.

Où est-il? où est-il? (Entrant.) Ah! vous voilà, jeune homme!

ANATOLE, à part.

A celui-là, maintenant!

LAMARRE.

Vous venez donc d'acheter la maison de Gabet?...

ANATOLE, à part.

Lui, aussi! au fait, ça me fatigue de les contredire. (Haut.) Oui, Monsieur, oui, je viens d'acheter la maison de Gabet... j'achète des maisons, moi! en avez-vous à vendre des maisons, vous?..

LAMARRE.

De grace, Monsieur, ne plaisantons pas!.. j'ai trouvé Gabet faisant rédiger l'acte... il n'a voulu entendre aucune proposition... prétendant que vous étiez tous deux engagés d'honneur...

GALUCHET.

Le fait est qu'ils sont engagés, j'étais témoin, quand...

LAMARRE.

Jeune homme, vous me faites le plus grand tort... cette maison m'est indispensable, et je viens vous supplier de me la céder.

ANATOLE.

La vendre à présent!.. allons bon!.. en voilà d'une autre!

GALUCHET.

Au fait, si Monsieur t'en offre un bon bénéfice.

LAMARRE, désignant Galuchet.

Monsieur votre oncle, sans doute?

GALUCHET.

Moi-même...

LAMARRE.

Gabet m'a tout conté, et je féliciterais votre neveu avec joie s'il n'était venu contrecarrer une si belle opération...

ANATOLE.

Ah! oui, à propos, j'ai contrecarré vos opérations...

LAMARRE.

Heureusement, on peut s'arranger.

ANATOLE.

Sans doute, on peut... (A part.) Cette comédie est fort gaie!... et je m'amuse beaucoup!...

LAMARRE.

Si, comme disait Monsieur votre oncle, je vous offrais un dédommagement... je sais que 10,000 francs sont bien peu pour vous...

GALUCHET.

10,000 francs... hé!..

ANATOLE.

Ça n'est rien du tout, 10,000 francs!

LAMARRE.

Eh bien! donc, va pour 20,000 francs... c'est un grand sacrifice que je fais... mais enfin... je les ai apportés avec moi, et je vous supplie de ne pas les refuser...

(Il lui présente un paquet de billets de banque.)

ANATOLE.

Hein! des billets... des vrais billets! (A son oncle.) Ah! mon oncle, qu'est-ce que tout cela signifie? qu'est-ce que vous en pensez?

GALUCHET.

Ma foi, je ne suis pas bien fort en affaire, mais je t'engage à signer.

ANATOLE, avec résolution.

Je signe...

LAMARRE.

Et moi, je vous remets l'argent. (A Galuchet.) Ah! Monsieur, quel service vous venez de me rendre.

GALUCHET.

Moi!..

LAMARRE.

Oui, Monsieur, un grand projet.... un passage qui doit traverser ce terrain.... vous venez peut-être de sauver ma fortune entière.

ANATOLE.

Enchanté d'avoir fait quelque chose qui vous soit agréable.

LAMARRE.

Maintenant que cette affaire est heureusement terminée, je cours à la Bourse achever une opération à laquelle je vous engage à prendre part.

ANATOLE.

Encore une opération!

LAMARRE.

Il s'agit de fonds espagnols, et vu le service important que vous venez de me rendre... je veux vous mettre de moitié dans l'affaire.

GALUCHET.

Au fait que risque-tu?

ANATOLE.

Et vous aussi, mon oncle, vous me conseillez d'acheter... (A part.) Décidément, il est du complot.

LAMARRE.

Confiez-moi vos vingt mille francs... en quelques heures vous pourrez doubler la somme...

GALUCHET.

Allons, mon neveu, décide-toi!

ANATOLE.

Je suis tout décidé!.. achetez, achetons, mon cher monsieur... voilà mes vingt mille francs... mais n'allez pas risquer un sou de plus... Je vous en préviens. (A part.) Bigre! je ne pourrais pas rembourser...

LAMARRE.

J'opérerai sur cinquante mille écus de rente, afin que les différences, en cas de hausse ou de baisse, se trouvent dans les sommes convenues.

ANATOLE.

C'est ça, arrangez-vous là-dessus

LAMARRE.

AIR : Enfin dans ce jour.

Messieurs, au revoir!
Pour la Bourse
Je prends ma course.
Mais, avant ce soir,
Je compte combler votre espoir.

LES DEUX AUTRES.

Allons, au revoir!
Prenez votre course
A la Bourse!
Mais, avant ce soir,
Revenez combler notre espoir.

(Lamarre sort.)

SCÈNE XIV.

ANATOLE, GALUCHET.

ANATOLE, à part.

Décidément, il aura voulu m'éprouver... C'est lui qui arrange tout cela... (Haut.) Ah ça, mon oncle, mon cher oncle, la plaisanterie est fort piquante, je la trouve de très bon goût, mais infiniment trop prolongée...

GALUCHET.

Que veux-tu dire?

ANATOLE.

Voyons, démasquez-vous, mon oncle, et apparaissez dans toute votre splendeur!..

GALUCHET.

Deviens-tu fou?

ANATOLE.

Du tout, du tout, mon vieux millionnaire... tout est connu... vous pouvez vous montrer au naturel... Allons, allons!..

GALUCHET.

Monsieur mon neveu, je suis pauvre, il est vrai, mais, j'ai ma fierté aussi... et j'entends qu'on me respecte.

ANATOLE.

Bien, bon, bravo! voilà que ça recommence...

GALUCHET.

S'il vous a plu de me cacher votre fortune; de me ménager une surprise, libre à vous!

ANATOLE.

Je lui ménage une surprise, à présent!

GALUCHET.

Mais, du moins, épargnez-moi les humiliations.

ANATOLE, à part.

Cet air de candeur, de bonne foi. (Haut.) Voyons, voyons, calmez-vous, mon oncle, et soyons raisonnables tous les deux...

GALUCHET.

Eh bien, à la bonne heure! Entendons-nous et parlons franchement! tu es donc riche?

ANATOLE.

Moi!.. Ah! bon!.. c'est moi, à présent! c'est comme avec les autres... Oui, je reviens d'Amérique, je suis millionnaire... Mais comment donc!.. C'est pour ça, qu'avant votre arrivée, le propriétaire me donnait congé; que le Lamarre qui sort d'ici, me poursuivait pour un billet échu... que le tailleur, le bottier, le traiteur me persécutaient chaque matin... Vous voyez, mon oncle, que je suis puissamment riche!..

GALUCHET.

Il se pourrait... et tout cela est changé depuis mon retour?

ANATOLE.

Ah! mon Dieu, oui! volte-face générale! Juste comme au retour de mes trois autres oncles...

GALUCHET.

Ah! ah!.. tout s'expliqua alors... l'habitude qu'ils ont de te voir riche à chacun de ces retours... ils ont voulu que je le fusse aussi...

ANATOLE.

Mais je leur ai dit le contraire...

GALUCHET.

Ils se sont persuadés que nous voulions les éprouver...

ANATOLE.

En effet, c'est là ce qu'ils m'ont répondu... mais enfin, tout cela n'est pas un rêve... Cette maison que j'ai achetée, et de plus revendue... ces vingt mille francs réalisés en un instant...

GALUCHET.

Dam! ce sont eux qui l'ont voulu...

ANATOLE.

Ces rentes espagnoles qu'il achète en ce moment en mon nom et sur votre conseil...

GALUCHET.

Ça me paraissait une bonne affaire, et il disait que tu ne courais aucun risque...

ANATOLE.

Ainsi donc, décidément, vous êtes... c'est singulier, je ne peux pas me le figurer!

SCÈNE XV.

LES MÊMES, JULIEN, ALFRED, JEUNES GENS, UN GARÇON TRAITEUR.

ALFRED.

Place, place au déjeuner! (Apercevant Galuchet.) Monsieur, nous avons bien l'honneur... Saluez donc.

TOUS, saluant très bas.

Monsieur!..

GALUCHET.

Messieurs. (A part.) Ils sont très polis ces jeunes gens.

JULIEN.

La nouvelle de ta fortune s'est répandue avec une rapidité... on ne parle plus que de tes nombreux capitaux dans tout Paris.

ALFRED.

Des brillantes affaires à entreprendre avec toi...

JULIEN.

Jusqu'à Lamarre que nous venons de rencontrer à la Bourse...

ANATOLE.

Ah! Lamarre...

ALFRED.

Et qui nous a chargés de t'apprendre que votre grande affaire est en fort bon chemin.

GALUCHET, à Anatole.

Tes rentes espagnoles...

ANATOLE.

J'entends bien... A table!

TOUS.

A table!

CHŒUR.

Air: Vive le galop.

A table, allons,
Buvons, mangeons!
Que le bon vin
Nous mette en train!

Avec ardeur,
Buvons en chœur,
A la santé du voyageur!

(On se met à table.)

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, LES FOURNISSEURS.

LE TAILLEUR.

Messieurs, je vous demande mille pardons de vous déranger, mais...

ANATOLE, à part.

Mes créanciers... ah! grand Dieu!.. je les avais oubliés.

LE TAILLEUR.

Vous nous avez dit, Monsieur, de vous apporter...

ANATOLE, à part.

Leurs mémoires... je suis perdu. (Haut.) C'est bon, c'est bon, j'examinerai...

LE TAILLEUR.

Mais, Monsieur oublie sans doute que c'est lui-même qui nous a dit.

ANATOLE.

Quoi? qu'est-ce que je vous ai dit?..

LE TAILLEUR.

De repasser aujourd'hui, aujourd'hui même, pour être payés...

ANATOLE, à part.

Quel embarras!

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, GABET.

GABET.

Mon cher ami, au moment de quitter ma maison, dont je suis... c'est-à-dire, votre maison, dont vous êtes... propriétaire.

ANATOLE.

Bon! Gabet, maintenant.

GALUCHET.

Ah! tu es propriétaire!

GABET.

Je viens vous faire mes adieux... et...

ANATOLE.

Asseyez-vous donc, mon cher M. Gabet.

GABET.

Je vous remercie... voici l'acte en bonne forme, il n'y a que les noms et prénoms à y mettre.

ANATOLE.

Un verre d'eau rougie.

GABET.

Je n'ai absolument besoin de rien... Vous voyez, valeur reçue comptant...

ANATOLE.

Oui, oui, il y a valeur reçue comptant...

GABET.

Eh bien?

ANATOLE.

Quoi?..

GABET.

Mes 150,000 francs?

ANATOLE, à part.

Oh! quelle position! (Allant à GALUCHET.) Mon oncle, vous n'auriez pas 150,000 francs sur vous?

GALUCHET.

Hein! plaît-il?

GABET.

Allons, trêve de plaisanterie, payez!..

LE TAILLEUR.

Nous attendons, Monsieur, payez!..

ANATOLE.

Eh! un instant donc! un instant! (Bas à GALUCHET.) Mon oncle, mon bon oncle, au nom de vos cheveux blancs, dites-moi la vérité... Une fois, deux fois, trois fois, vous n'êtes pas millionnaire?

GALUCHET, se fâchant.

Ah! mais mon neveu!..

ANATOLE, à part.

Il n'est pas millionnaire! ah! dans quel guêpier me suis-je fourré!

JULIEN, annonçant.

M. Lamarre.

ANATOLE.

Lamarre! ah! Dieu soit loué!..

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, LAMARRE.

LAMARRE.

Oui, c'est moi, me voilà... Tout est terminé... une affaire admirable, étourdissante...

ANATOLE, à Lamarre.

Dites donc, et les 150,000 francs de M. Gabet?

LAMARRE.

C'est juste... c'est moi qui paie... Voyons l'acte?

GABET.

Comment! c'est vous qui...

LAMARRE.

Oui... (Examinant l'acte.) Les noms en blanc, c'est mon affaire... (Il tire son portefeuille.) Tenez, M. Gabet, voilà votre somme...

ANATOLE, se rengorgeant.

Voilà votre somme...

GALUCHET.

A propos, et les espagnols?

LAMARRE.

Une hausse considérable... 40,000 francs de bénéfice.

ANATOLE.

Encore des bénéfices!..

LAMARRE.

Voilà... (Il les lui donne.) Et je vous prie, jeune homme, de me conserver votre clientelle...

ANATOLE.

Comment donc! toujours! Dites donc, mon oncle, 40,000 francs.

GALUCHET.

C'est un joli denier! Messieurs, vous êtes tous de très honnêtes gens... de bons amis de mon neveu... et je veux faire un don à chacun de vous...

TOUS.

Un don, ah!

Digitized by Google

GALUCHET.

Oui, des objets précieux rapportés de mes voyages.

TOUS.

Ah!.. bien, bien!

ANATOLE, à part.

Décidément, est-ce qu'il me trompait?

LAMARRE, à Gabet.

Quelque diamant sans doute...

GABET, à Lamarre.

Ou des lingots d'or... magnifique voyageur, va!

ANATOLE.

Je grille de savoir ce qu'il va leur donner...

GALUCHET.

M. Lamarre, oserais-je vous offrir?

LAMARRE.

Comment donc, Monsieur, trop heureux... enchanté de... Qu'est-ce que c'est que ça?

GALUCHET.

C'est le Scortitus auratus... un superbe papillon!

TOUS.

Un papillon!

GALUCHET, à Gabet.

A vous, Monsieur, cette jolie pétrification!

TOUS.

Une pétrification!

GABET.

Je suis pétrifié!..

GALUCHET.

Et pour vous autres, Messieurs, des minéraux, des coquillages, des noix de cocos...

TOUS.

Ah!..

GABET.

Mais c'est une dérision.

GALUCHET.

Qu'appelez-vous dérision... apprenez, Monsieur, que j'ai fait 8,000 lieues pour rapporter ça...

LAMARRE.

Caprice de millionnaire!..

GALUCHET.

Mais, du tout, du tout! J'ai voyagé pour la science, pour la science, voilà tout! et cette cassette est la seule que j'aie rapportée...

TOUS.

Se pourrait-il?

ANATOLE, à part.

La bombe va éclater.

LAMARRE.

Ah ça! mais, un instant, entendons-nous!..

SCÈNE XIX.

LES MÊMES, LA PORTIÈRE.

LA PORTIÈRE.

Pardon, excuse, la compagnie... c'est une lettre pour M. Galuchet... qu'un municipal vient de l'apporter... que ça vient de la maison du roi...

TOUS.

De la maison du roi...

GABET, bas.

La réponse à la lettre en question.

LAMARRE, bas.

Quand je vous disais, caprice de millionnaire!..

ANATOLE, à part.

Décidément, il se moquait de moi.

GALUCHET.

Voyons, voyons vite! (Il lit bas.)

GABET.

Je gagerais une demi-tasse qu'il est nommé conseiller-d'état!

LAMARRE.

Ou ambassadeur!

LA PORTIÈRE.

Ou inspecteur de la salubrité!

GALUCHET.

Ah! mon Dieu, mes amis, mes bons amis! je suis le plus heureux des hommes...

TOUS.

Quoi donc? quoi donc?

GALUCHET.

Anatole, mon ami, mon fils, on récompense mes longs voyages... mes veilles, mes travaux.

GABET.

On le fait ministre...

GALUCHET.

Oui, oui, je ne suis plus un pauvre savant.

ANATOLE.

A la bonne heure donc!

GALUCHET.

Le roi m'accorde une pension... de 600 francs.

TOUS.

600 francs!..

GABET, à part.

Et moi qui lui ai vendu ma maison dont j'étais....

GALUCHET.

Eh bien! Messieurs, vous ne me félicitez pas...

GABET, le repoussant.

Allez au Diable!

CHŒUR.

Air de Wallace.

Ah! c'est abominable!
Quoi! nous tromper ainsi!
Allez, allez au diable!
Et nous sortons d'ici.

(Ils sortent tous.)

SCÈNE XX.

ANATOLE, GALUCHET, MARIE, LA PORTIÈRE.

ANATOLE.

Vous le voyez, ils s'en vont tous!

MARIE, entrant.

Tous... excepté moi.

ANATOLE.

Marie!

MARIE.

Oui; elle! encore elle.

ANATOLE.

Comme j'ai été cruel... injuste envers toi!..

MARIE.

J'oublie tout... je pardonne, puisque vous êtes ruiné...

LA PORTIÈRE.

Ruiné, et ma note donc.

(Elle va pour la présenter.)

ANATOLE.

Ruiné! au contraire... mon oncle, il est vrai, n'a pas de fortune, mais empressés auprès de moi qu'ils croyaient riche, ils m'ont tous offert leur aide, leurs secours, et maintenant, maintenant j'ai à moi, bien à moi, 60,000 francs.

MARIE.

60,000 francs.

LA PORTIÈRE.

Mais il est millionnaire. (Elle déchire sa note.) Monsieur...

ANATOLE.

Quoi?

LA PORTIÈRE.

C'est au sujet des 14 sous... faudra pas vous gêner, au moins...

GALUCHET.

Mes enfans, nous vivrons tous les trois ensemble... toi, avec ta jolie petite femme... moi, avec deux bons amis... ne serons-nous pas encore assez riches.

ANATOLE.

Certainement... et comme je renonce aux folies, aux plaisirs; comme grace à vous, j'épouse ma petite Marie... Celui des quatre frères de mon père, qui m'aura le plus rapporté de joie et de bonheur, ce sera encore mon dernier oncle d'Amérique...

CHŒUR FINAL.

Air du sultan Mirz Pouff.

Ah! quel plaisir extrême!
Quel beau jour!
Ce couple qui s'aime,
Sans retour,
Voit ses vœux comblés par l'amour,
Ah! quel plaisir extrême!
Quel beau jour!
Ce couple qui s'aime,
Sans retour,
Voit ses vœux comblés en ce jour,
Par l'amour!

MARIE (AU PUBLIC).

Air : Vaudeville de l'Héritière.

Pour Anatole, un prodigue, un volage,
Messieurs, je ne demande rien,
Pour moi j' n'exig' pas davantage,
Puisque j' vais rentrer dans mon bien.
Mais lorsqu'après un aussi long voyage,
Notre oncle revient près de vous,
Il serait cruel, à son âge,
De lui faire plier bagage...
Laissez-le se fixer chez nous. (bis.)
Pour se reposer du voyage,
Laissez-le se fixer chez nous.

REPRISE DU CHŒUR.

FIN.

Imprimerie de Mme De Lacombe, rue d'Enghien, 12.

A1 1527579